

# Les Origines de la Chirurgie

Ce n'est pas humilier les chirurgiens que de rappeler leurs origines. A Paris, leurs ancêtres furent des barbiers. Ils peignaient, tondaient et ravaient; mais, encore, ils pansaient les plaies et les bosses, traitaient les anthrax et le charbon, et surtout pratiquaient la saignée.

Ils avaient boutique sur rue et, comme enseignes, deux bassins se balançaient à leur devanture. C'étaient des artisans, des gens de classe ouvrière, travaillant de leurs mains en vue d'un salaire, et, comme tels, formant une corporation, régie par des statuts et dirigée par des jurés et un maître de métier.

C'étaient des laïques, non des clercs. Peu d'entre eux savaient lire et écrire, encore moins entendre et parler latin. Ils se tenaient hors de l'Université et hors l'Eglise qui régissait l'Université, car ils exerçaient une profession manuelle et pratiquaient des opérations sanglantes. Or, l'Eglise a toujours eu en horreur ceux qui versaient ou touchaient le sang humain. Ecclesia abhorret a sanguine.

Combien les médecins, alors, étaient au-dessus d'eux! Ceux-ci étaient des clercs, des gens d'Eglise, fiers de parler latin; fiers du diplôme de maître ès arts, qui leur donnait accès aux études médicales comme le bachot ouve aux étudiants d'aujourd'hui; l'entrée de la Faculté; fiers des grades qu'ils prenaient à l'Université, bacheliers au bout de trente-deux mois, licenciés au bout de cinquante-six; maîtres enfin et maîtres régents aussi, ayant droit de porter la robe longue et le bonnet carré et de faire des ordonnances en latin.

Par leur science, par leur caractère, par leur rang social, ils s'emparaient sur les barbiers, gens de boutique et de corporation, ignorants ès lettres, de mœurs souvent équivoques, à qui les édits devaient défendre, à diverses reprises, d'exercer certains métiers lucratifs, mais immoraux... celui de proxénète par exemple...

Tels étaient les gens chargés officiellement d'exercer la chirurgie. Ils traitaient surtout les plaies ouvertes, c'est-à-dire les plaies proprement dites, les abcès, les brûlures. Mais les grandes opérations que l'on fait sur les organes profonds, ils n'osaient les pratiquer. Elles étaient dans les mains de spécialistes sans instruction et sans vergogne. Les uns taillaient la vessie pour extraire les pierres; d'autres incisaient les hernies; d'autres débridaient les fistules; quelques-uns, même, trépanaient.

Ces inciseurs avaient une grande réputation. Ils circulaient de ville en ville, comme les troubadours et les trouvères, ou, plutôt, comme les bateleurs et les jongleurs. Ils passaient rapidement d'un pays à l'autre, autant pour chercher de nouveaux clients que pour fuir leurs dernières victimes. C'étaient presque tous des charlatans. On disait alors des circulatoires.

Barbiers, inciseurs, circulatoires, n'étaient pas les seuls à s'entretenir de chirurgie. Les matrones et les moines avaient des recettes pour onguents, emplâtres, élixirs, évidemment recherchés par le grand public, mais aussi par les seigneurs de la cour, par les rois eux-mêmes. Mieux encore: une ordonnance royale se plaignait de ces meurtriers, des voleurs, des débauchés, des alchimistes, des usuriers, exerçant illégalement la chirurgie!

Certains barbiers, plus cultivés et plus consciencieux, s'indignèrent de voir que leur art fut tombé dans des mains malhonnêtes et malhabiles. Ils se réunirent entre eux et conçurent l'idée de former, au sein de la corporation des barbiers, une confrérie distincte, qui ne s'occuperait que de chirurgie.

Ils formèrent cette confrérie et la placèrent sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien, qui avaient fait, jadis, des miracles chirurgicaux en Arabie. Désormais, tout apprenti chirurgien était tenu de passer un examen devant six jurés de la confrérie de Saint-Côme, et ce n'est qu'après leur approbation qu'il pouvait devenir chirurgien-barbier.

Je dis chirurgien-barbier pour le distinguer des barbiers-chirurgiens, ou simples barbiers.

Cette confrérie de Saint-Côme fut reconnue en 1268 et ses statuts approuvés par Etienne Boileau, prévôt de la Ville de Paris.

Ce fut le premier acte de la chirurgie officielle. Ses débuts furent difficiles, car elle eut à lutter contre les barbiers et contre les médecins.

et cette lutte persista pendant plusieurs siècles: contre les barbiers, car ils les privaient d'un important bénéfice en monopolisant à leur profit l'exercice de la chirurgie; contre les médecins, qui ne voulurent pas leur accorder le droit d'enseigner la chirurgie, le professeur étant un privilège de l'Université.

C'était une prétention punissable que des laïques, sortis d'une boutique d'artisan, s'avisent de faire des leçons en latin, de faire passer des examens en latin, de porter une robe longue, comme les médecins, de distribuer à leurs élèves les mêmes grades de bacheliers, licenciés, maîtres, que les médecins conféraient aux leurs, de s'assembler dans une école et dans des amphithéâtres copiés sur le modèle de ceux que la Faculté avait édifiés rue de la Bûcherie, et d'inscrire sur le fronton de leur école le titre scandaleux de Collegium—Collegium, en latin!

Ces usurpations faites par les chirurgiens au détriment des médecins et de l'Université furent plusieurs fois réprimées par les Parlements. En 1640, l'arrêt qui fut rendu contre eux les frappa durement. Le titre de Collegium dut être effacé. Les examens se passèrent, désormais, devant un maître régent de médecine. Les leçons de chirurgie furent faites également en présence d'un professeur représentant la Faculté. La chaire où Ambroise Paré s'était assis, dans la salle des séances, fut enlevée; les robes longues et les bonnets furent supprimés...

Les chirurgiens se sentirent perdus. Dans leur désarroi, ils s'adressèrent aux barbiers et demandèrent de former avec eux une corporation unique. Et, pour mieux marquer leur humilité et leur repentir, ils leur offrirent de placer à la tête de la corporation le premier barbier du roi, maître Jean de Retz, sieur de Ville-neuve.

On était alors, heureusement, sous le règne de Louis XIV, dans le grand siècle, le siècle de l'ordre. Chacun fut mis à sa place. Le roi, rééditant une ordonnance de Louis XIII, divisa la corporation des chirurgiens barbiers en deux classes: les barbiers-barbants, qui devaient s'occuper exclusivement de barbes et de cheveux; et les barbiers-chirurgiens, qui eurent le privilège de pratiquer les opérations chirurgicales. Et à la tête de ces chirurgiens, il plaça, non pas son premier barbier, mais son premier chirurgien, l'illustre Félix Tassy, le grand opérateur de son règne.

Les chirurgiens avaient eu tort de copier trop servilement les usages et coutumes des médecins. Quand ils eurent leur Ecole de Saint-Côme, leurs maîtres régents, qu'ils firent leur enseignement en latin, qu'ils vêtirent la robe, ils crurent avoir tout fait pour la chirurgie. Ils ne s'attachèrent pas à devenir meilleurs anatomistes et meilleurs opérateurs. Ils crurent que la science consistait à professer et à faire passer des examens. Ils négligèrent trop la pratique des opérations que l'on répète sur le cadavre et que l'on applique à l'hôpital. Leur aberration fut telle que, pendant deux siècles, pour augmenter leur prestige, ils ne voulurent plus paraître des artisans. Ils cessèrent de mettre la main dans les plaies. Ils ne voulurent plus pratiquer la chirurgie. Ils laissèrent cette besogne méprisable aux barbiers, qui, eux, continuaient à se perfectionner dans leur métier. Et l'on assista à ce spectacle invraisemblable de chirurgiens refusant d'opérer pour ne pas s'avilir, faisant opérer devant eux et à leur place de simples barbiers. Et, pour que les statuts ne fussent pas violés, ils les assistaient, les surveillaient, les approuvaient, et surtout partageaient avec eux les honoraires. La dichotomie, on le voit, a une origine médiévale.

Aussi, de l'Ecole de Saint-Côme, célèbre surtout par ses intrigues et ses disputes, il ne sortit, pendant toute cette période, ni un homme, ni un livre, ni une idée.

Pour faire progresser la chirurgie et relever son prestige, ce n'était pas des professeurs et des savants en latin qu'il fallait, mais des hommes d'action, des praticiens de talent, s'exerçant continuellement sur les malades d'hôpitaux ou sur les blessés de guerre. Et, sitôt que ces grands opérateurs sont apparus, la chirurgie a fait des progrès tels que les élèves sont accourus plus nombreux et que la confiance du public s'est accrue. Il a suffi, en effet, de trois ou quatre grands chirurgiens pour donner à la chirurgie un prestige égal et supérieur à celui de la médecine.

Ambroise Paré fut le premier d'entre eux. Il est le père de la chirurgie française. En 1532, il était à Paris, apprenti barbier. Et quand il avait rasé et peigné ses clients, il allait se faire la main sur les malades de l'Hôtel-Dieu. Là, il apprenait vraiment son métier de chirurgien. En 1536, il fut reçu maître barbier-chirurgien, et non chirurgien-barbier, car, pour obtenir ce titre, il eût fallu qu'il fit des études en latin à l'Ecole de Saint-Côme. Libre d'exercer son métier, il prit service dans les armées du roi. On

se battait alors de tous côtés. La France était un vaste champ d'expérience chirurgicale. En peu de temps, Ambroise Paré, par son dévouement, son zèle, son habileté, sa grande réputation, fut recherché par les plus grands généraux. Le duc de Guise, enfermé dans Metz, le réclama au roi. Ambroise Paré dut partir. Il franchit les lignes ennemies et parvint dans la place. Il fut accueilli avec enthousiasme par les assiégés, qui reprirent confiance en le voyant au milieu d'eux, persuadés qu'ils échapperaient à la mort, puisque Ambroise Paré veillait sur eux.

Malheureusement, l'exemple et le prestige d'Ambroise Paré n'empêchèrent pas la chirurgie de continuer ses errements. Elle ne progressa plus après sa mort. Il appartenait à Louis XIV et à son premier chirurgien, Félix Tassy, de lui donner les moyens de contrôler et d'acquiescer un prestige qu'elle a développé sous ses successeurs.

Félix Tassy eut, vous le savez, le mérite d'opérer Louis XIV d'une fistule anale et de le guérir. Cette opération était faite alors par des charlatans. Elle ne présente pas de grandes difficultés, mais elle peut échouer. Or, il ne fallait pas échouer. Aussi Félix eut-il l'autorisation nécessaire de rassembler à l'Hôtel-Dieu tous les indigents et tous les malheureux porteurs de fistule. Et, quand il eut bien éprouvé les instruments dont il devait se servir et se fut assuré de la méthode qu'il devait suivre, il opéra.

Louis le récompensa royalement. Félix profita de la faveur qu'il avait si bien méritée pour relever le prestige de l'Ecole de Chirurgie. Les chirurgiens furent autorisés à reprendre leurs leçons. Une chaire nouvelle fut même créée au Jardin des Plantes et confiée au célèbre Dionys.

Les bienfaits, comme les malheurs, ne viennent jamais seuls. Vers le même temps, Jean Biennaimé, chirurgien d'Anne d'Autriche, fonda, après sa mort, une chaire d'anatomie et une de chirurgie. Et Louis Robert-deau, chirurgien de Gaston d'Orléans, créa un cours d'ostéologie et fit élève à Saint-Côme un magnifique amphithéâtre de cours.

Après la mort de Félix, Georges Mareschal, premier chirurgien de Louis XIV, s'imposa à la cour de Versailles et à la ville par ses talents chirurgicaux. Il avait acquis les bonnes grâces de Saint-Simon en le guérissant d'un abcès diffus du bras, consécutif à une saignée. Fagon, tout-puissant à la Cour, premier médecin du roi et de Mme de Maintenon, lui gardait une profonde reconnaissance pour l'avoir débarrassé d'une pierre qu'il avait dans la vessie. Mareschal avait guéri de la même maladie le comte de Toulouse. Il avait, enfin, sauvé le duc de Villeroi en l'opérant de hernie étranglée.

Ce n'était pas seulement un habile chirurgien, c'était un homme de grand caractère. Louis XVI l'honorait d'une estime particulière. Il avait supporté qu'il fit venir lui l'éloge des religieuses de Port-Royal, qui osait défendre le duc d'Orléans, accusé d'avoir empoisonné le dauphin et la dauphine. Saint-Simon dit de lui:

"Droit et franc, et fort libre à le montrer, et fort capable par équité ou par amitié de se commettre très librement et de rompre des glaces avec le roi."

Nous dirions plutôt: casser les vitres.

Grâce à son influence, cinq places nouvelles de professeur furent créées à Saint-Côme. Elles répondaient tellement aux besoins de l'Ecole, dont la réputation augmentait de jour en jour, qu'il fallut fonder encore cinq places de professeur adjoint.

Georges Mareschal fut aussi premier chirurgien de Louis XV. Il s'était adjoint La Peyronnie, qui, plus tard, eut sa place. Tous deux, unissant leurs efforts et leur influence, créèrent, avec le concours de Quenay, premier chirurgien de Mme de Pompadour, l'Académie Royale de Chirurgie. C'était, pour les chirurgiens, un événement considérable. Cette Académie comprenait soixante membres, devant lesquels se débattaient les questions scientifiques les plus importantes. Elle jugeait les mémoires originaux qui lui étaient présentés. Elle en reçut cent treize dès la première année, ce qui prouvait combien la culture chirurgicale devenait intense et se diffusait en province.

Quelques années plus tard, sur les sollicitations de La Martinière, successeur de La Peyronnie, Louis XV acheta le Collège de Bourgogne et les maisons contiguës pour les offrir aux chirurgiens. Il leur permit ainsi d'agrandir l'Académie Royale et de construire un édifice qui est, aujourd'hui, la Faculté de Médecine.

Pendant que l'Académie Royale et l'Ecole de Chirurgie s'agrandissaient, la Faculté de Médecine tombait en ruine. Elle avait dû quitter la rue de la Bûcherie, qui fut son berceau, pour se réfugier dans les bâtiments où s'était tenue la Faculté de Droit et dont cette Faculté ne voulait plus... Mais, en 1794, la Révolution

# Courses de Taureaux

On représentait l'autre semaine, dans un cinéma, des courses de taureaux. J'y avais emmené mon ami Manuel, un vieux carliste qui fit jadis le coup de feu contre les chris-tinismes. Moi, pauvre homme du Nord, j'admire de mon mieux le spectacle de l'écran et je dis en sortant à mon compagnon:

—Oui, ce doit être bien beau une corrida...

Mais lui, qui s'était tu jusqu'alors, haussa furieusement les épaules, ouvrit la bouche pour un long rire silencieux, puis prononça:

—Une corrida! Je vais te dire maintenant ce qu'est une corrida. Viens.

Il m'entraîna vers un des cafés de la rue Royale, et, de sa voix grave et cuivrée, il dit:

"Tu ne sais pas ce qu'est une corrida, parce que tu ne sais pas ce qu'est une plaza, tu ne sais pas ce qu'est un taureau espagnol, et tu ne connais pas nos toreros."

Une plaza, petit, j'ai dit que mon ami Manuel était très vieux—une plaza c'est d'abord du ciel et du soleil. Vous n'en avez pas à Paris. Vous voudriez faire des corridas ici que vous ne pourriez pas, faute de notre soleil dans notre ciel bleu. Le soleil est maître dans la plaza; c'est lui qui fait le prix des places et classe les spectateurs. Là où il règne, grille la foule des plus pauvres, tumultueuse et bigarrée, les hommes souvent en manches de chemise, tant ils ont chaud. A l'ombre, les toilettes sont plus riches. Et parfois l'on n'est pas du même avis, des deux côtés, sur la valeur du matador et le courage du taureau. "Le soleil" se fâche plus vite que "l'ombre" contre un mauvais torero; et les oranges de pluie dans le cirque, et des bouteilles, et des croûtes, et tout ce qui peut tomber sous le raïn. Mais un bon espada, vois-tu, n'a jamais de ces aventures.

Je ne peux pas te décrire tout un cirque. Il n'y a pas les arènes. Il faudrait te parler aussi du corral, où sont gardés les taureaux, des loges où on les enferme séparément avant la course, des écuries, de la chapelle où les toreros se agenouillent devant la Madone, avant de braver la mort, de l'infirmerie, où on les emmène quand la Madone ne les a pas exaucés...

Mais tu n'as pas besoin de connaître tout cela pour l'imaginer le défilé de la cuadrilla entrant dans l'arène au son des fanfares: les matadors en tête, derrière les alguazils qui ouvrent la marche; puis, à de larges intervalles, les banderilleros; puis l'escadron des picadors, culottés de cuir jaune, sur leurs chevaux à l'œil bandé; enfin les attelages de mules, harnachées de houppes et de grelots, qui tireront tout à l'heure les cadavres du cirque. Déjà, à l'apparition des toreros célèbres, les acclamations éclatent, sans attendre leurs exploits. Eux, cependant, au pied de la loge du président de la course, saluent de leur toue noire, découvrant leur catogan enrubanné. Puis, tandis que les matadors vont confier à des amis leur cape d'apparat, toute de soie et chargée de broderies, pour ne garder, en face du taureau, que la cape de travail, l'un des alguazils a reçu dans son chapeau la clef du toril, que lui a jetée le président. Les timbales et les clairons sonnent l'entrée du taureau.

Les taureaux, sais-tu comment on les appelle souvent dans le monde des toreros et des amateurs de corridas: bichos, c'est-à-dire bestioles. Mais je voudrais que tu voies vivante une de ces bestioles-là. Elle ressemble autant à un boeuf de boucherie qu'à un porc ou à un rat. C'est un grand animal nerveux, vigoureux et musclé, qui galope dans un nuage de poussière sur le sol qu'il ébranle. Son poil sombre est soyeux comme celui d'un beau cheval; sa queue longue et mince fouette ses flancs; son petit sabot rond, dont le piatte, est tranchant comme l'acier; et ses cornes, adoussées de ses oreilles rouges, ses cornes semblent tournées par une main habile, tant leur courbe est parfaite, leur surface polie, leur pointe aiguë.

Qu'il est beau, le bicho qui sort du toril! La lumière l'aveugle d'abord. Il s'arrête net, effaré par le bruit de la foule. Puis la fureur réunit dans un même bâtiment, celui de l'Académie de Chirurgie, médecins et chirurgiens, si longtemps rivaux et ennemis. Depuis, ils sont toujours restés unis et amis.

On voit, par ce rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de la chirurgie, qu'elle n'a pris de l'importance et de l'éclat qu'à partir du grand siècle et du grand roi, qui ont fait florir également les lettres et les arts.

On voit aussi que les grands chirurgiens ne se sont formés ni sur les bancs, ni dans les chaires de l'Ecole, mais auprès des malades et des blessés, quand ils se sont adonnés à la pratique incessante et minutieuse de leur art. Ce n'est pas leur talent de professeur qui les a rendus illustres, mais c'est leur talent d'opérateur qui a illustré le professeur de Saint-Côme et toute la chirurgie.

Docteur RAOUL BAUDET, Chirurgien-Chef de l'Hôpital Bichat,

le prend et il aura vite fait de découper quelques chevaux."

Quoique je n'eusse pas soufflé mot, Manuel me prit le bras et s'écria vivement:

"Oui, je sais, en France, dans le Nord, vous criez à la barbarie. Et bien sûr, ces vieilles rosses qui tiennent à peine sur leurs pattes sont bien incapables d'échapper aux attaques du taureau. En vain le picador tente-t-il de s'arc-bouter sur sa pitieuse monture pour planter le bout de sa pique dans le garrot chargé de la bête. Le cheval est le plus souvent éventré d'un coup de corne et ses entrailles se dévalent sur la piste. Ou bien, le poitrail perforé, il s'effondre dans une mare de sang. Mais c'est notre temps, petit, qui est en décadence. Les picadors, jadis, montaient des chevaux de sang, et leur raient le taureau, d'un bond, aussi bien qu'aujourd'hui nos matadors et nos banderilleros. La corrida idéale, c'est, sous le grand soleil, la fête du courage et de l'adresse."

Tâche d'imaginer, si tu peux, le petit homme, au milieu de l'arène, sans autres armes que les bâtons enrubannés qu'il tient dans ses deux mains. Ses vêtements de couleur brodés d'argent le désignent à la fureur du taureau. La bête fonce au galop. La voilà sur l'homme. La voilà derrière lui. Elle porte maintenant, accrochés à son encolure qu'elle secoue avec rage, les deux flots de rubans. L'hameçon qui a percé sa peau fait couler sur son flanc un mince filet de sang. Et le banderillero, au milieu de l'arène n'a pas bougé. Parfois un saut de côté a suffi à lui faire éviter la bête. Souvent, s'il est très habile, il a seulement fêlé sur les hanches sans que ses semelles bougent d'une ligne sur le sable. Voilà ce que c'est que poser les banderilles.

Et voici ce que c'est que donner la mort. Ne crois pas, petit, que tout cela se passe au gré de la fantaisie des petits hommes culottés de soie et brodés d'or. La corrida a ses règles. D'abord les picadors, puis les banderilles, enfin la mort. Les timbales et les clairons annoncent de leurs sonneries les phases du combat.

Quand le taureau est livré à l'espada, il n'a plus la même fougue qu'en sortant du toril. Mais il se méfie davantage de l'homme. Et parfois on dirait qu'il sent venir la mort, quand il demeure au milieu du cirque, la tête basse et grattant le sable, en poussant de longs mugissements qui résonnent sur les gradins.

Parfois aussi, les banderilles qui couvrent ses flancs, les capes, vingt fois agitées sous son mufile écumeux, n'ont fait que l'exciter davantage. Et c'est un noble combat si le matador et le taureau sont d'égal valeur. Quelques passes de cape ont encore fait galoper la bête, puis l'ont amenée sur le terrain où le matador a décidé de l'estoquer. Sa main droite tient l'épée, sa main gauche la muleta, un chiffon rouge qui s'enroule sur un bâton.

Mais puis-je te décrire l'estocade! Il y en a tant de sortes, toutes plus belles les unes que les autres. Tantôt, la muleta à ras de terre, l'homme humilie le taureau qui baisse lentement la tête vers le chiffon rouge; on entend, dans tout le cirque muet, le souffle de la bête; et soudain la main passe entre les cornes, l'épée plonge jusqu'au cœur. Tantôt, le matador immobile, l'estoc horizontal à la hauteur de ses yeux, attend le taureau qui se précipite. Parfois, petit, l'homme tombe! J'ai vu Machaquito un jour entre les pattes de son taureau. La bête reculait pour l'atteindre, en soufflant, la tête basse et la corne prête; et l'homme, les pieds joints, reculait lui aussi sous le taureau, en roulant comme un bâton.

—Alors? demandai-je à Manuel, le cœur commençant à me battre.

—Alors, dit tranquillement le vieux carliste, tous les autres ont distrait le taureau avec des jeux de cape, naturellement, pendant que Machaquito s'échappait. Et pour finir il a tué son bicho."

La brume légère des après-midi parisiennes ouatait peu à peu le boulevard. A la terrasse de la taverne, le bruit de la rue couvrait de plus en plus la voix de Manuel qui se tut. Dans le crépuscule bleu les lampes à arcs allumèrent tout à coup leurs globes éblouissants. Manuel se leva et serra frôlusement ses mains dans les poches de son lourd paletot.

"Petit, me dit-il, je t'attends à Madrid l'été prochain. Une corrida, on ne la raconte pas, il faut l'avoir vue."—André Martin.

DES BANQUIERS AMERICAINS  
Décident de Visiter la France et Ses Colonies

New-York.—Une importante délégation de banquiers américains, répondant à l'invitation du gouvernement français, visitera l'année prochaine la France et ses plus proches colonies.

L'objet de ce voyage est de démontrer la stabilité financière et économique de la France et de stimuler les placements américains en France.

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre—Voltaire.

# EUX ET NOUS

—Est-il vrai, d'abord, qu'il existe, entre les insulaires et nous, une sorte de loi de contradiction à cause de laquelle il nous sera éternellement impossible de nous comprendre?

—La loi d'inversion! Est-ce que par hasard vous la mettriez en doute? Ignorez-vous que les Japonais, quand ils entrent en contact avec nous, jugent tout d'abord que notre esprit est "sens dessus dessous." Notre écriture est à leurs yeux une "écriture de crabe"; elle progresse, disent-ils, à reculons. Les Japonais tracent, de haut en bas, des colonnes verticales qui se succèdent de droite à gauche. Et de même qu'ils écrivent à rebours, les Japonais composent leurs phrases à rebours. Une phrase japonaise, c'est une phrase européenne concassée, triturée, et dont les mots auraient été mêlés, avec un parti pris d'inversion. Les livres japonais commencent à l'endroit où les nôtres finissent et le caractère idéographique signifiant fin est mis à cette place où nous insérons un titre; les renvois apparaissent au sommet et non au bas des pages; les imprimeurs des journaux placent un énorme point devant le premier mot de chaque paragraphe! En écrivant l'adresse d'une lettre, les Japonais suivent l'ordre que voici: le pays, la province, la ville, le quartier, la rue, le numéro de la maison, et enfin le nom du destinataire. Ils passent du général au particulier et non du particulier au général. L'âge du bonheur pour une Européenne est celui de la jeunesse mais une Japonaise rêve de vieillir, désirant voir mourir sa propre belle-mère et aspirant à devenir une belle-mère à son tour. En Occident, la majorité des hommes sont plus honorés pendant leur vie qu'après leur trépas. Nous adurons des triomphateurs d'un jour et nous oubliions nos morts. Au Japon, les honneurs vont surtout à ceux qui sont devenus des âmes, des esprits ancestraux, des dieux tutélaires, des mânes glorieux, des génies protecteurs du Japon. Chez nous, on édifie une maison en lui construisant d'abord des fondations. Les ouvriers japonais établissent, au début de leur entreprise, la toiture de l'immeuble projeté. Le menuisier européen, en travaillant, pousse le rabot ou la scie; le menuisier japonais attire vers soi le rabot ou la scie, ces outils étant destinés à être employés dans un sens qui nous semble faux, mais qui, au Japon, est le bon sens. La vis et la targette japonaise se meuvent suivant un mouvement qui, pour les Européens, est "à l'envers." Une porte s'ouvre en Europe en pivotant sur l'un de ses côtés verticaux, une porte s'ouvre, au Japon, en glissant sur l'un de ses côtés horizontaux. La couturière européenne enfle son aiguille: la femme japonaise "aiguille" son fil; elle tient le bout de ce fil immobile et vertical, et sur cette pointe elle s'efforce d'appliquer le chas de sa petite tige d'acier. Quand elle coud, la couturière européenne fait courir son aiguille à travers le tissu, tandis que, le plus souvent, la couturière japonaise, tout en fronçant son étoffe, la pousse sur son aiguille tenue horizontalement. Ecoutez certaines observations des dames européennes: elles vous diront que si elles chargent une servante japonaise, non encore initiée à nos habitudes, de réparer une de leurs robes, celle-ci, faute d'instructions précises, et obéissant seulement à son instinct, fixera les manchettes, les jabots, les passementeries et tous les autres ornements du même genre, à l'envers! Les masseurs, en Europe, froissent les muscles de leur client en appliquant toujours à l'imprimer leurs mouvements dans la direction de son cœur; les masseurs japonais opèrent leur friction de telle façon que leurs gestes semblent repousser le sang vers les extrémités du patient. L'escrimeur européen, s'il veut donner un coup de taille avec un sabre, abaisse sa lame en l'attirant vers soi, par un mouvement centripète; l'escrimeur japonais abaisse son arme en la poussant loin de soi par un mouvement centrifuge.

—Votre esprit de système m'émerveille!

—Au Japon, l'empereur est un

dieu, mais tous les établissements d'instruction sont laïques; il y a trois religions et pas un fanatique. Dans les écuries japonaises, les chevaux sont placés, la croupe tournée vers le mur et la tête vers l'ouverture du box; un cavalier de la véritable école japonaise montait en selle à droite du cheval, posant d'abord le pied droit dans l'étrier droit. Les instructeurs européens ont réformé ces méthodes, et appliqué les nôtres à la cavalerie de l'armée. Les femmes européennes portent leur bébé entre leurs bras; les petits Japonais, dès l'âge le plus tendre, chevauchent la croupe de leur maman. De grands yeux, pour une Européenne, sont de beaux yeux; au Japon, les yeux étroits sont ceux qu'on admire. En Europe, il est seyant d'avoir les cheveux frisés. Mais, au Japon, le moindre ondulation des cheveux est considérée comme une difformité. Les blancs ont deux mains, mais les gymnastes japonais, quand ils se hissent, pieds nus, le long d'une corde ou d'une perche, en emploient quatre. En Occident, le sexe prétendu faible est en réalité le sexe fort; au Japon, le sexe fort est le sexe fort. Au Japon, de nombreuses femmes et culottes sont des aides-maçons, des coolies, des portefaix; elles font la rude besogne du déchargement de bateaux ou de l'agriculture, mais beaucoup plus d'hommes que de femmes s'occupent à broder. Une Japonaise, quand elle procède à ses ablutions, s'inquiète peu d'être vue sans voiles parce qu'elle ne s' imagine pas qu'on veuille l'épier à ce moment-là, mais elle s'indigne à l'idée que, en présence d'hommes nombreux, des Européennes puissent, intentionnellement, pendant toute une soirée, exhiber leur poitrine. Un Occidental, en signe de politesse, retire au seuil d'une maison son chapeau; un Japonais, dans le même but, se débarrasse de ses chaussures. Un athlète européen est en forme quand il s'est fait maigrir; un luttreur japonais est au comble de l'entraînement quand il a augmenté son volume.—Ludovic Naudeau.

Le mari.—Qui a laissé ce paquet de légumes sur la porte-chapeau?  
La femme.—Des légumes... c'est mon chapeau neuf.

Je n'ai pas grande confiance dans les gens qui ne travaillent pas, et qui, en venant au monde, trouvent leur vie toute faite.

ON DEMANDE  
Plusieurs couturières, bon gages, emploi régulier. S'adresser chez Beekman, 328 rue St. Charles.

Etes-vous étonné,  
demande cette dame

"Que j'ai confiance au Cardui,"  
—Elle était si faible qu'elle dut s'aliter—Lisez donc sa narration.

Oswatowmie, Kansas.—Mme E. E. Keast, qui habitait dans le temps l'Illinois, dit: "Nous sommes venus dans cet état il y a onze ans et j'étais en bonne santé pour longtemps, cependant il y a un peu plus d'un an je devins malade."  
"Je ne devins si faible que je ne pouvais plus rien faire, je ne pouvais me tenir debout. Je dus m'aliter."  
"Je souffris beaucoup, j'étais nerveuse à un tel point que je me croyais mourante."  
"J'essayais donc des médicaments et l'on fit bien attention à moi, malgré que je ne parlais pas le français."  
"Je suis restée alitée pendant trois mois, incapable de faire quoique ce soit."  
"Mon mari colle des affiches et distribue des circulaires. Un jour, comme il y avait un Ladies' Birthday Almanach parmi ses circulaires, je me mis à le lire et j'étais ensuite un membre de la famille pour m'acheter une bouteille de Cardui. Ils m'ont dit et dirent que je ne le prendrais pas. Mais j'en pris, je commençai par prendre une cuillerée de Cardui toutes les deux heures."  
"Je ne pris aucune autre médecine et je pris fidèlement le Cardui, et deux semaines après que j'eus pris la première cuillerée de Cardui, je pus me lever—me sentant beaucoup mieux que depuis des mois."  
"Je continuai jusqu'à ce que je devins en parfaite santé. Etes-vous étonné que j'ai confiance en Cardui. Et je suis certaine qu'il n'y a pas de meilleurs toniques pour les femmes que le Cardui."  
Tous les pharmaciens vendent le Cardui, pour les femmes.—Adv.

**AU PUBLIC**  
La SOCIÉTÉ FRANÇAISE DU 14 JUILLET annonce qu'elle ouvrira une ÉCOLE GRATUITE DU SOIR, FRANÇAISE ET ANGLAISE, pour JEUNES HOMMES de 14 ans et plus, à partir du 2 novembre 1922, dans leurs nouveaux locaux, numéro 711 rue Bourbon.  
Tous ceux qui désirent y suivre les cours sont priés de s'adresser à Mlle I. FRERET, principale, à l'adresse donnée ci-dessus, entre 7 et 9 heures du soir, à partir du 30 octobre 1922, pour s'enregistrer.  
OCTAVE GARSAUD, Président.

**Pharmacies Françaises**  
Martial B. Casteix, Propriétaire  
Ordonnances de médecins soigneusement composées  
4 Grandes pharmacies  
Aux coins des rues  
Bourbon et Conti  
Téléphone Main 9408  
Magazine et Thilla  
Téléphone Jackson 9181  
Champs-Élysées et Claiherine  
Téléphone Hamlock 9252  
Champs-Élysées et N. Rampart  
Téléphone Hamlock 9340

**CUNARD**  
Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité où dans la ville voisine.  
POUR LA FRANCE, VIA  
CHERBOURG  
Tous les MARDIS  
MAUBERTANIA  
BREZENGORIA  
Ticket, 5100. Tax. 50.  
Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.